

Jacques Ellul

De la révolution aux révoltes

ELLORE, V. de l'Inde (Andhra Pradesh); 189 772 hab.

ELLSWORTH (Lincoln), explorateur américain, né à Chicago (1880-1951), qui effectua plusieurs raids aériens en Arctique et en Antarctique.

ELLUL (Jacques), Bordeaux (1912-1994); juriste, historien théologique et sociologue, ce penseur prophétique est le premier à avoir compris que le phénomène technique est la clef de notre modernité.

ERASME (*saint*). V. Erasme.

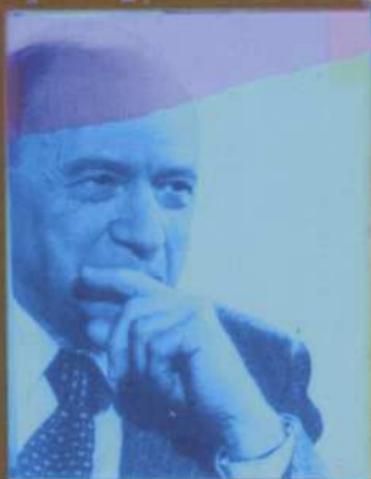
Elmire, femme d'Orgon, dans le *Tartuffe* de Molière, femme honnête sans pruderie.

ELNE (66200), comm. des Pyrénées-Orientales (arr. de Perpignan); 6019 h. (Illibériens). Anc. cathédrale (XI^e-XV^es.).

Cloître cathédrale (XII^e-XIV^e s.) avec des tombeaux des XII^e et XIII^e s.

Eloge de la folie (*l'*), ouvrage latin d'Erasme (1511), satire souvent hardie de la société.

ELOI (*saint*). évêque de Noyon, né à Chaptelat (Limousin) [v. 588-660], orfèvre et trésorier de Clotaire II, puis de Dagobert I^{er}. Il succéda à Saint Médard sur le siège de Noyon (Tournai (641). Patron des orfèvres et des ouvriers qui font usage du marteau.



Jacques ELLUL

la petite vermillon

De la révolution aux révoltes

DU MÊME AUTEUR

À LA TABLE RONDE

Exégèse des nouveaux lieux communs, Collection « La Petite Vermillon », 1994

Métamorphose du bourgeois, Collection « La Petite Vermillon », 1998

Anarchie et christianisme, Collection « La Petite Vermillon », 1998

La Subversion du christianisme, Collection « La Petite Vermillon », 2001

Sans feu ni lieu. Signification biblique de la Grande Ville, Collection « La Petite Vermillon », 2003

La Pensée marxiste, Collection « Contretemps », 2003

L'Illusion politique, Collection « La Petite Vermillon », 2004

L'Espérance oubliée, Collection « Contretemps », 2004

La Foi au prix du doute, Collection « Contretemps », 2006

L'Idéologie marxiste chrétienne, Collection « La Petite Vermillon », 2006

Le Défi et le Nouveau, Œuvres théologiques (1948-1991), 2007

Les Successeurs de Marx, Collection « Contretemps », 2007

Autopsie de la révolution, Collection « La Petite Vermillon », 2008

Ellul par lui-même, Collection « La Petite Vermillon », 2008

★

Patrick Chastenet, *Entretiens avec Jacques Ellul*, 1994

Jacques Ellul

DE LA RÉVOLUTION
AUX RÉVOLTES



La Table Ronde
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Extrait de la publication

Ouvrage publié avec l'aide
du Centre National du Livre

Première publication : Calmann-Lévy, 1972.

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2011, pour la présente édition.

ISBN 978-2-7103-6736-9.

www.editionslatableronde.fr

Extrait de la publication

Préface

Chacun des livres de Jacques Ellul est une aventure qui renvoie le lecteur à lui-même. Quel qu'en soit le sujet, il s'agit d'une expérience de vérité pour le moins décapante et vivifiante : les présupposés et les lieux communs sur lesquels repose notre vie se trouvent mis à mal, nos mythes se voient déconstruits, nos idoles profanées. Parmi ces mythes et ces idoles : la Révolution.

En 1972, date de la première édition de cet ouvrage, le mot « Révolution » était devenu l'un des plus récurrents de la langue française. Dans les livres publiés alors, dans tous les discours médiatiques, politiques, théologiques, ou publicitaires, et jusqu'aux conversations les plus banales, on ne parlait que de Révolution¹. Quarante ans plus tard, le vocable est quelque peu passé de mode, mais il demeure un puissant ferment de mobilisation idéologique, y compris et peut-être surtout dans l'impensé d'une époque qui croit en avoir fini avec les idéologies.

De la révolution aux révoltes : dans son expression paradoxale même, le titre du présent ouvrage en annonce la teneur à la fois critique et programmatique. Contrairement aux poncifs de la période du « Tout est politique », de ces années cinquante à soixante-dix où l'on croyait fermement que la prise du pouvoir d'État allait changer le monde et la vie, Jacques Ellul montre qu'aujourd'hui la révolution est un

1. Cf. Jacques Ellul, « Je, tu, "ils", nous parlons soixante-huit-tard... », in *Autrement*, n° 12, février 1978, p. 89-100 (voir notamment la dernière partie intitulée : « Parler de la révolution... pour ne pas la faire », p. 99-100).

leurre, et que seules des révoltes locales peuvent avoir un réel impact sur les conditions concrètes d'existence.

On mesure la dimension sacrilège d'une telle démonstration aux yeux des militants révolutionnaires, mais surtout auprès des intellectuels, gardiens du temple de l'orthodoxie marxiste, devenue la véritable « pensée dominante » au sein des Universités dans le sillage de Mai 68. Sacrilège mais aussi stimulante, car elle inspirera nombre de mouvements de résistance régionale et locale aux programmes de planification élaborés dans les bureaux ministériels. José Bové, parmi bien d'autres, en retiendra la leçon sur le plateau du Larzac, De la révolution aux révoltes étant devenu l'un de ses livres de chevet².

Jacques Ellul commence par montrer qu'il n'y a aucune force organisée ni même potentielle dans notre société, capable d'engager un processus révolutionnaire. La jeunesse, en particulier, est impuissante puisqu'elle est située en dehors de la production, et que par conséquent sa contestation reste purement verbale. Mais, surtout, elle aspire tant à la consommation que, lorsqu'elle aura intégré la sphère de la production et sera donc en mesure de consommer, ses velléités révolutionnaires se volatiliseront en un instant. Il en va de même pour la classe ouvrière, dont la volonté d'adaptation à la société d'abondance exprime un conformisme inégalé, et pour le parti communiste, dont Jacques Ellul annonce la disparition avec une remarquable lucidité prémonitoire.

La société technicienne dispose en effet d'une puissance d'intégration et de digestion insoupçonnée à l'endroit de tout mouvement de contestation. Cet aspect sera considérablement développé par Bernard Charbonneau, dans son Prométhée réenchaîné³, écrit la même année que De la révolution aux

2. Cf. Jean-Luc Porquet, *Jacques Ellul, l'homme qui avait (presque) tout prévu*, Paris, Le Cherche Midi (Documents), 2003, p. 232.

3. Cf. Bernard Charbonneau, *Prométhée réenchaîné* (1972), Paris, La Table Ronde (La Petite Vermillon), 2001.

révoltes et qu'il serait très profitable de lire en parallèle. On sait en effet à quel point l'amitié entre Ellul et Charbonneau s'est traduite par une fécondation intellectuelle réciproque. Jacques Ellul montre que la contestation renforce même la puissance de l'État, qui la confine au champ culturel en entourant celui-ci d'une barrière prophylactique afin que « le taureau puisse s'y ébattre ». Il souligne le rôle des médias comme vecteur de distraction antirévolutionnaire, et donne en exemple l'érotisation médiatique de la société dont l'effet est considérable pour conformiser les esprits. On mesure ici l'acuité dont Jacques Ellul sut faire preuve dans ses prévisions pour les décennies à venir.

Si les valeurs révolutionnaires se trouvent à ce point absorbées et récupérées par le système technicien en Occident, les mouvements de guérilla dans le tiers monde peuvent-ils servir de modèle ? Las ! Ils rêvent par mimétisme d'un État industriel et moderne, ils ne sont mus que par les mythes occidentaux de la Nation et du Progrès, qui ne peuvent que stériliser la Révolution elle-même. Et la violence à laquelle ils ont recours renforce les structures d'aliénation qui les écrasent. La suite de l'Histoire, et notre début de XXI^e siècle, n'ont-ils pas confirmé l'analyse de Jacques Ellul, encore une fois coupable d'avoir eu raison trop tôt ?

Le chapitre le plus lucide et le plus incisif est peut-être celui que l'auteur consacre à la Révolution culturelle chinoise, qui enflammait tant d'intellectuels et de jeunes Français⁴. Contre la thèse, véhiculée à l'époque, d'une spontanéité des masses qui se seraient opposées aux déviations révisionnistes, Jacques Ellul met en exergue le primat de la doctrine préconçue par Mao et le rôle majeur de la propagande dans la révolution culturelle. Celle-ci n'était en effet que l'application du schéma maoïste d'une conformisation intégrale, extérieure

4. Cf. Christophe Bourseiller, *Les Maoïstes. La folle histoire des gardes rouges français* (1996), Paris, Plon (Points), 2008.

et intérieure, de l'individu chinois, de son façonnage et de son dressage à travers le « moule » du communisme originel, grâce au triomphe des techniques de manipulation les plus sophistiquées. Jacques Ellul éclaire ainsi les contradictions internes à la révolution culturelle en les repensant dans le cadre doctrinal de Mao. Comment pouvait-on être maoïste à cette époque ? Il faut bien reconnaître que l'aveuglement a été quasi général, jusqu'à la publication, en 1975, du fameux livre de Jean Pasqualini et Rudolph Chelminski : Prisonnier de Mao⁵. Or, c'est trois ans auparavant que Jacques Ellul écrit De la révolution aux révoltes.

La « contre-culture » américaine ne trouve pas davantage grâce aux yeux de Jacques Ellul. Ces mouvements alternatifs n'agissent en effet que sur les conséquences de la société technicienne, jamais sur ses structures fondamentales. Et dès que nous voulons tenir les moyens techniques, ce sont eux qui nous tiennent. La société technicienne utilisera parfaitement les rêves hippies pour un nouveau Disney Land, et les Hippies eux-mêmes s'adapteront aux nécessités de la gestion, prophétise Jacques Ellul. On sait aujourd'hui combien d'entre eux sont devenus par la suite conseillers financiers ou même traders de multinationales.

Ce tour d'horizon des potentialités illusoire de la révolution conduit notre auteur à la conclusion logique : la « vieille taupe » est morte, l'ère des révolutions est close. Les obstacles à leur résurgence sont tout autant internes qu'externes : non seulement la capacité de recyclage des énergies révolutionnaires par le système technicien, mais la mentalité technicienne et consumériste des révolutionnaires eux-mêmes, et enfin, last but not least, le conformisme révolutionnaire. Reste la révolte, spontanée, localisée, sans projet construit d'institutionnalisation, et sans aucun espoir de succès.

5. Cf. Jean Pasqualini et Rudolph Chelminski, *Prisonnier de Mao*, Paris, Gallimard (Témoins), 1975.

Faut-il donc prendre acte de l'impasse dans laquelle nous nous trouvons ? N'avons-nous finalement plus le choix qu'entre le désespoir et le divertissement ? Ce n'est pas tout à fait ce que dit Jacques Ellul. Nous laissons le lecteur découvrir par lui-même les convictions qu'il expose. Mais afin de les mettre en perspective, il convient de resituer De la révolution aux révoltes dans l'ensemble des écrits de son auteur, en espérant ainsi donner envie de prolonger chaque lecture par une autre.

Au cœur de l'œuvre considérable de Jacques Ellul (cinquante-huit livres, un bon millier d'articles, plus de 13 000 pages de textes publiés), se situe une triple trilogie : une trilogie sociologique consacrée au phénomène de la technique dans notre société moderne (La Technique ou l'enjeu du siècle⁶, Le Système technicien⁷ et Le Bluff technologique⁸), une trilogie biblique et théologique consacrée à l'éthique chrétienne de la liberté dans le monde technicien qui est le nôtre (Le Vouloir et le Faire⁹, Éthique de la liberté¹⁰ et Les Combats de la liberté¹¹), et enfin une trilogie d'histoire politique consacrée au thème de la révolution (Autopsie de la révolution¹², De la révolution aux révoltes¹³ et

6. Cf. Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle* (1954), Paris, Économica (Classiques des Sciences sociales), 1990.

7. Cf. Jacques Ellul, *Le Système technicien* (1977), Paris, Le Cherche Midi (Documents), 2004.

8. Cf. Jacques Ellul, *Le Bluff technologique* (1988), Paris, Hachette (Pluriel), 2004.

9. Cf. Jacques Ellul, *Le Vouloir et le Faire. Recherches éthiques pour les chrétiens*, Genève, Labor et Fides (Nouvelle série théologique n° 18), 1964.

10. Cf. Jacques Ellul, *Éthique de la liberté*, 2 tomes, Genève, Labor et Fides (Nouvelle série théologique n°s 27 + 30), 1973, 1975.

11. Cf. Jacques Ellul, *Les Combats de la liberté*, Paris – Genève, Le Centurion – Labor et Fides, 1984.

12. Cf. Jacques Ellul, *Autopsie de la révolution* (1969), Paris, La Table Ronde (La Petite Vermillon), 2008.

13. Cf. Jacques Ellul, *De la révolution aux révoltes*, Paris, Calmann-Lévy (Liberté de l'esprit), 1972.

Changer de révolution¹⁴). De la révolution aux révoltes occupe donc un statut bien spécifique dans l'architecture de l'œuvre ellulienne. L'ensemble des livres publiés de 1946 à 1994 peuvent être répartis en deux pôles quantitativement équivalents, en relation dialectique l'un vis-à-vis de l'autre, et dont les deux premières trilogies constituent les pierres angulaires : le pôle sociologique de la critique de la société technicienne, et le pôle biblique et théologique de l'éthique chrétienne de la liberté. La troisième trilogie, celle de l'histoire politique de la Révolution, se situe au sein du versant sociologique, mais elle offre une ouverture inédite, du fait de la proximité sémantique entre les notions de « Révolution » et de « conversion ».

De la révolution aux révoltes doit donc être lu à la fois comme le second chaînon de la trilogie consacrée à la Révolution, et comme l'esquisse en creux de la seule issue réelle (parce que spirituelle) aux emprises de la société technicienne sur notre liberté et sur nos vies, qui ne se trouvera explicitée que dans d'autres ouvrages, relevant du pôle éthique. Dans Autopsie de la révolution, Jacques Ellul montrait combien, au cours de l'histoire, la Révolution se distinguait, et même s'opposait à la révolte : par son arsenal théorique et doctrinal, et par ses velléités d'organisation et d'institutionnalisation qui la conduisent à s'adosser à un État, la Révolution n'a rien de la spontanéité quelque peu désespérée de la révolte. Il est pourtant un type de Révolution qui permet à l'homme d'accéder à la liberté, et qui s'oppose ainsi à la nécessité : celle que, paradoxalement, Jacques Ellul appelle « la Révolution nécessaire ». Elle consiste à s'attaquer à l'État centralisé et bureaucratique, notamment à l'État révolutionnaire, et à se dresser contre les structures profondes de la société technicienne, afin d'inventer une société inédite. On verra, dans le présent ouvrage, que les chances de réus-

14. Cf. Jacques Ellul, *Changer de révolution. L'inéluctable prolétariat*, Paris, Le Seuil (Empreintes), 1982.

site de cette « Révolution nécessaire » sont bien minces, sans être nulles.

Dans *Changer de révolution*, écrit dix ans après *De la révolution aux révoltes*, Jacques Ellul développait quelque peu ces intuitions. Il commençait par décrire la situation du prolétariat aujourd'hui. L'industrialisation de la Russie, de la Chine et du tiers monde a créé un prolétariat planétaire, doublé (et concurrencé) dans les pays communistes par le prolétariat du goulag, main-d'œuvre gratuite et totalement disponible. Mais, en Occident, la société technique a pris le relais de la société industrielle, de sorte que la nouvelle condition prolétarienne est celle de l'homme moderne dépossédé de lui-même par la technique, la consommation et la distraction médiatique, et néanmoins globalement satisfait de son sort. Dans ce contexte, la seule révolution véritable, essentielle, est celle qui consiste à faire le choix courageux et résolu de la non-puissance. Elle repose donc sur une conversion spirituelle radicale : tel est son prix, et telle est sa seule garantie d'authenticité.

Chaque livre du versant sociologique trouve un contrepoint dialectique dans le versant théologique et éthique. Pour ce qui concerne la trilogie consacrée à la révolution, le contrepoint se trouve à l'évidence dans *Présence au monde moderne*¹⁵ et *Fausse Présence au monde moderne*¹⁶. La véritable révolution y est présentée comme un sursaut de la conscience individuelle, qui provoque une profonde mutation du style de vie. Seule une décision personnelle peut avoir un impact révolutionnaire. Il est donc vain d'attendre de Jacques Ellul qu'il nous dessine un programme détaillé qu'il suffirait d'appliquer à la lettre : s'il dénonce l'inanité de tous

15. Cf. Jacques Ellul, *Présence au monde moderne. Problèmes de la civilisation postchrétienne* (1948), in *Le Défi et le Nouveau. Œuvres théologiques 1948-1991*, Paris, La Table Ronde, 2007, p. 19-116.

16. Cf. Jacques Ellul, *Fausse Présence au monde moderne*, Paris, Les Bergers et les Mages (Tribune libre protestante), 1964.

les discours révolutionnaires, s'il profane les idoles techniques qui engluent notre conscience, c'est pour renvoyer l'homme à lui-même.

Ainsi, lire Jacques Ellul aujourd'hui, c'est accepter de démasquer la grande imposture, au risque de « désespérer Google » (alors que d'autres, autrefois, ont refusé de « désespérer Billancourt »), afin que chacun trouve en lui-même les ressources de vie et d'action pour se tourner vers une autre espérance.

FRÉDÉRIC ROGNON¹⁷.

17. Professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg, auteur entre autres de : *Jacques Ellul. Une pensée en dialogue*, Genève, Labor et Fides (Le Champ éthique n° 48), 2007.

Avertissement

Ce volume prend son point de départ dans notre analyse antérieure de la révolte et de la révolution : *Autopsie de la révolution*⁽¹⁾. Nous ne reviendrons pas sur les concepts qui y ont été analysés.

Je me suis efforcé dans ce précédent travail, qui a provoqué un certain nombre de malentendus, de montrer non seulement la différence entre révolte et révolution, et leurs relations, ce qui est relativement simple, mais bien plus la relation entre le concept même de révolution et la société dans laquelle se développe un mouvement révolutionnaire. Les révolutions sont différentes, en tant que contenu, processus, conditions, objectifs et

(1) Depuis la parution de ce livre, beaucoup d'autres ont paru sur le même thème. Je signalerai tout spécialement le livre minutieux mais parfois décevant de J. Monnerot, *Sociologie de la révolution* (1969), l'analyse très méthodique, très poussée de J. Baechler, *Les Phénomènes révolutionnaires* (1970), qui comporte un bel effort de rigueur scientifique, mais qui englobe tant de phénomènes qu'on ne sait plus très bien ce qui est révolution. Baechler rencontre ici une difficulté majeure : prétendant partir sans définition préalable de ce qu'est une révolution, il amasse des faits innombrables pour faire l'analyse scientifique, mais en vertu de quel critère choisit-il ces faits ? Considérer toutes les contre-sociétés (couvents, bandes de brigands, etc.) comme phénomène révolutionnaire me paraît par exemple douteux ! Enfin : P. Lepape, *Les Révolutions du xx^e siècle* (1970) qui est très descriptif, et apparaît comme une sorte de manuel sur les mouvements révolutionnaires de ce siècle, en étudiant leurs fondements théoriques dans leur rapport avec la réalité socio-politique – Lepape prend d'ailleurs nettement parti dans le sens marcusien : les forces révolutionnaires sont la jeunesse et le tiers monde – ceci relevant d'une analyse assez superficielle.

même concept dans des sociétés différentes. J'allais jusqu'à dire qu'une sociologie de la révolution est, à la limite, impossible si l'on ne commence pas, non par une typologie, mais par l'analyse de la relation entre ce que l'on appelle globalement révolution et un type donné de société. Il n'y a rien de constant, en définitive, et pour savoir ce qu'est la révolution, ou même un phénomène révolutionnaire, on ne peut ni accumuler des traits tirés des révolutions de Spartacus, de Stenka Razin et de Cromwell ni faire une sorte de tronc commun : la révolution est spécifique à un certain type de société. Enfin dans ce volume, j'essayais en terminant de dire quelle devrait être la révolution correspondant à notre société *actuelle*, société marquée par la technique et l'État. Pour cela, il est parfaitement vain de méditer sur la Commune ou sur 1917, appartenant à une société révolue. S'il doit y avoir révolution, quelle doit-elle être *pour ce temps* : telle était ma dernière analyse. Et dans ce nouvel essai je pars de ce point en me demandant si cette révolution-là est concrètement possible : que signifient les troubles au milieu desquels nous vivons, sont-ils cohérents à la seule révolution nécessaire pour cette société, ou bien sont-ils des mouvements plus ou moins arriérés, qui se borneront à confirmer simplement les principales tendances, déjà acquises, de notre société ?

Pendant l'« ère des révolutions » que nous avons étudiée, nous constatons que tous les grands courants révolutionnaires finissent à la longue par l'emporter, mais quand il est trop tard : lorsque la situation où ils ont pris naissance s'est défaite, lorsque le problème qui les a provoqués a disparu. Aujourd'hui il faut se demander si une révolution par le monde occidental est encore possible, et même concevable.

PREMIÈRE PARTIE

Mais où sont les révolutionnaires ?

Cette question peut paraître étrange, et même ridicule, car enfin ne voyons-nous pas partout des révolutionnaires ? Notre époque n'est-elle pas justement frémissante de révolution, et sur toute la planète tout n'est-il pas submergé par les vagues de tempêtes sociales ou politiques ? Mais précisément, « ils sont trop ». D'en voir partout, ne me dit nullement qui ils sont, et s'ils sont vraiment. Car enfin, il ne suffit pas qu'il y ait guérillas en Amérique latine, coups d'État militaires en Afrique, émeutes noires aux États-Unis, levée des Gardes rouges en Chine, et partout les étudiants pour que l'on puisse partout parler de révolution. Il ne faut pas tout à fait confondre révolte, révolution, émeutes, rébellions... D'autant qu'il y a les révolutions apparentes et la révolution qu'il faudrait faire⁽¹⁾... Mais n'avançons pas encore sur ce terrain. Des barricades au quartier Latin et même le Zengakuren¹⁸ ne me garantissent pas que la jeunesse soit révolutionnaire. Nous sentons bien que les vieux schémas ne correspondent plus tout à fait à la plus neuve des époques.

(1) J. Ellul, *Autopsie de la révolution*, 1969.

18. La Zengakuren est la Fédération japonaise des associations d'autogestion étudiantes (*zen-nihon gakusei jichikai sō rengō*). Fondée en 1948, proche du parti communiste japonais, elle s'est engagée bien au-delà des questions liées aux conditions de vie des étudiants, notamment contre la guerre de Corée et pour la révision du Traité de sécurité conclu entre les États-Unis et le Japon. Elle s'est affichée par de spectaculaires manifestations.

CHAPITRE PREMIER

Fin de l'Occident révolutionnaire

I. – LE PROLÉTARIAT

À tout seigneur, tout honneur. La vieille classe révolutionnaire, le prolétariat, qu'en est-il ? La question doit se formuler à deux niveaux : le prolétariat est-il identique à la classe ouvrière ? – La classe ouvrière est-elle restée révolutionnaire ? Marx définissait le prolétariat non par l'ouvriérisme ni par la pauvreté mais par une certaine condition dans la société. La grande envolée célèbre nous le décrit comme « une classe aux chaînes radicales... un groupe social qui soit la dissolution de tous les groupes... une sphère qui possède un caractère d'universalité par l'universalité de ses souffrances et ne revendique pas un droit particulier parce qu'on ne lui a pas fait subir une injustice particulière mais l'injustice en soi, qui ne puisse plus se targuer d'un titre historique mais seulement d'un titre humain¹⁹ »... Ce n'est que par une analyse seconde que l'on peut raccrocher cela à la classe ouvrière et assimiler prolétaire et ouvrier. Le prolétariat est une condition. Les ouvriers sont une classe. La classe ouvrière est prolétarienne à l'époque de Marx. Mais très vite on a débattu de la permanence de cette identité. La

19. Cette citation est tirée du célèbre traité intitulé : *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel* (cf. Karl Marx, *Philosophie*, Paris, Gallimard [Folio essais], 1998, p. 106).

démonstration d'A. Marc⁽¹⁾ est significative. Il atteste qu'il y a décrochage dès cette époque entre classe ouvrière et prolétariat, que la révolution « prolétarienne » a triomphé dans un pays où il n'y avait pas une classe ouvrière développée, qu'en Europe occidentale et aux États-Unis le « prolétaire marxiste » est réduit à toutes les impuissances, qu'il exprime trop bien la société bourgeoise pour pouvoir s'y opposer – et que l'union agissante de tous les travailleurs ne peut naître de l'unité matérielle et extérieure du salaire, de la situation objective dans le processus de production ni d'aucun déterminisme : ainsi, conclut-il, « la révolution qui vient ne peut être que prolétarienne, c'est pour cela qu'elle sera faite par nous ». Nous, c'est-à-dire le mouvement personnaliste : le prolétariat n'est plus affaire de classe d'abord, mais de prise de conscience, de volonté révolutionnaire...

Laissons cela. Conservons la vieille identification, prolétariat classe ouvrière. Qu'en est-il aujourd'hui, cette classe est-elle toujours révolutionnaire ? Sans aucun doute, les partis communistes conservent avec intransigeance à la fois l'assimilation des deux et la certitude de l'avenir révolutionnaire de la classe ouvrière. Récemment les penseurs du P.C. condamnaient toute analyse risquant de mettre en doute cette capacité ouvrière. Gilbert Mury ou Garaudy²⁰ continuaient en 1967, imperturbablement, à démontrer le caractère

(1) A. Marc, « le Prolétariat », *Esprit*, 1933.

20. Gilbert Mury (1920-1975) est un sociologue marxiste qui enseignera dans les années cinquante, en même temps que Jacques Ellul, à l'Université de Bordeaux. Résistant communiste pendant la Seconde Guerre mondiale, il est évincé en 1966 le parti communiste français (P.C.F.), qu'il considère comme « révisionniste » (c'est-à-dire trop critique à l'égard du stalinisme) pour rejoindre le parti communiste révolutionnaire marxiste-léniniste (P.C.F.M.L.), d'idéologie maoïste, peu après sa fondation fin 1967. Il en sera jusqu'à sa mort

Dépôt légal : janvier 2011.

N° d'édition : 177161.

N° d'impression :

Imprimé en France.

